

Les gorots non sevrés sont sujets à la teigne quand leur mère reçoit une nourriture trop abondante, de même que les gorots sevrés nourris trop abondamment. On reconnaît qu'ils ont cette maladie quand ils ont les yeux collés, qu'on remarque sur leur corps des croûtes brunâtres et suppurantes, principalement autour des yeux. Cette maladie est peu grave; il ne s'agit que de diminuer leur nourriture, de leur laver légèrement les yeux avec de l'eau tiède, et de mêler à leur nourriture de chaque repas un peu de sel d'antimoine.

Il faut avoir soin de séparer les gorots mâles d'avec les gorots femelles de suite après le sevrage.

La séparation entre les plus forts et les plus faibles doit également avoir lieu, si l'on ne veut pas voir périr les uns d'inanition et les autres par excès de nourriture, attendu que les plus faibles seraient tous jours privés de leur pitance par les plus vigoureux. — (A suivre.)

#### Le sucre employé comme nourriture du bétail.

Le bas prix du sucre porte de nouveau les Anglais à faire des expériences sur l'emploi de ce produit comme nourriture du bétail. Le *Produce Market's Review* consacre à ce sujet un assez long article et certains journaux politiques, le *Times*, par exemple, s'en occupent également.

Les essais les plus sérieux dans ce sens paraissent remonter à 1874, à l'époque de l'abolition de tout impôt sur le sucre en Angleterre. Les expériences sur l'usage du sucre comme nourriture du bétail sont justifiées: dans les colonies sucrières, le bétail est très friand des résidus de cannes et des divers résidus sucrés de la fabrication et les mange avec profit; au Brésil, paraît-il, on donne avec succès du sucre aux oiseaux de la basse-cour. Dans une ferme du rayon de Londres, les vaches "nettoient" parfaitement les mangeoires depuis qu'on relève leur nourriture d'une certaine quantité de sucre, alors qu'avant l'emploi du sucre, elles laissaient une bonne partie du même fourrage. Dans une autre ferme, on croit remarquer que le sucre augmente sensiblement le rendement du lait en crème et en augmente ainsi la quantité. Les bas sucrés de l'Inde et les mélasses se vendent si bon marché que leur emploi à l'étable ou à l'écurie n'est pas une conception utopique. Dans l'Inde, quand les grains coûtent cher et que le sucre se vend bon marché, on a vu donner aux chevaux jusqu'à une livre de sucre par jour, à l'état de solution dans l'eau chaude, répandue sur le fourrage par aspersion. Les chevaux de trait comme les chevaux de selle se trouvent très bien de ce traitement. — *La maison de campagne.*

#### Apiculture.

*De la grandeur des ruches.* — Grand nombre de propriétaires d'abeilles sont d'avis que plus une ruche a de capacité, et plus elle rapporte, c'est une erreur: l'expérience prouve que les grandes ruches périssent souvent, tandis que les petites produisent beaucoup. La grandeur des ruches doit être déterminée par les circonstances.

Dans les pays chauds, les ruches doivent avoir plus de capacité que dans les pays froids. Mais cette règle générale a des exceptions: si la saison paraît plus favorable qu'à l'ordinaire, ou si l'on est dans un pays dont la grande culture soit en sarrasin, en trèfle ou en suinoin, les ruches doivent avoir plus de capacité, quel que soit le climat.

Les forts essaims, ou la réunion de plusieurs, exigent une ruche plus spacieuse qu'un essaim ordinaire ou qu'un petit; il faut observer que la ruche est d'une grandeur raisonnable lorsque l'essaim remplit le tiers de la capacité.

Lorsqu'on se sert de ruches trop grandes, les abeilles n'y restent point, ou elles ne travaillent qu'en cire pour les remplir. Pendant ce temps, la saison de la récolte du miel se passe, les abeilles restent sans provision et périssent, parce qu'elle n'amassent le miel que quand elles ont fini leurs rayons; d'où l'on voit que les petites ruches qui ont peu de hauteur et qui par conséquent, exigent, pour être remplies, moins de travail en cire, sont plus abondantes en miel, et par là plus avantageuses à ceux qui se livrent à la culture des abeilles.

#### Signes qui font reconnaître les caractères d'une bonne vache laitière.

Dans presque toutes les vaches, l'abondance du lait est proportionnée au volume des mamelles qui fabriquent ce lait. Or, comme ces mamelles ont pour fonction la formation du lait, plus elles auront de développement, plus les fonctions de cet organe seront puissantes.

Le volume extérieur du pis ne donne cependant pas toujours la mesure de sa capacité de production; ce volume peut dépendre de la quantité de tissus cellulaires, de l'abondance de la graisse ou de la grosseur de la glande.

Dans les bonnes vaches, la glande constitue une très grande partie. Les pis trompeurs sont assez communs parmi les vaches dont le cuir est fort épais, et dont les poils sont grossiers. Ces sortes de pis sont recouverts d'une peau qui a peu d'élasticité; ils sont presque aussi volumineux après qu'avant la traite, et quand on les comprime ils diminuent à peine.

Pour s'assurer que le pis n'est pas charnu, il faut avoir soin de tirer la peau qui le recouvre, et, quand on remarque qu'elle s'allonge beaucoup, c'est un bon augure. Cela se comprend: la peau, qui a été continuellement tendue par une grande quantité de lait, doit être bien plus lâche, plus extensible, que celle qui n'a pas éprouvé les mêmes alternatives de tension et de relâchement.

Toutes les vaches n'ont pas le pis de la même forme: les unes l'ont appliqué, c'est-à-dire que les mamelles s'étendent en avant et semblent collées au ventre; d'autres l'ont en bouteille et fortement pendant; mais peu importe la forme; le volume et la nature, voilà ce qu'il faut prendre en considération: quand le pis s'étend en avant, les réservoirs lactés sont développés d'un côté à l'autre et d'avant en arrière, au lieu de l'être de bas en haut, ce qui revient au même. Les mamelles doivent avoir beaucoup d'ampleur, être douées d'élasticité, de souplesse, couvertes d'une peau fine et de peu de poil.